

## LA SAGA DES PATRIARCHES ET LES DIFFICULTÉS CONJUGALES/PARENTALES

### I. Introduction

1° Notre travail biblique se penchera sur le livre de la Genèse, autour de la saga des patriarches : les incestes lourds y abondent (19,30 ss ; 35,21 ; 38)<sup>1</sup> ; l'endogamie y est presque de règle (Isaac-Rebecca, Jacob-Lea et Rachel, etc) ; mais aussi la désapprobation parentale forte vis-à-vis d'Ésaü qui avait eu le tort d'aérer le processus en épousant une étrangère (21,34-35, 27,46, 28,6-9) ; les nuits de noces y sont curieuses (24,27), les tricheries entre époux n'y sont pas rares (cf. Rebecca et le droit d'aînesse), etc. Nous arrêtons là l'énumération qui pourrait encore s'allonger.

Naturellement, dans sa description des difficultés, le texte fait *loi* pour nous en tant qu'il met des mots sur ce qu'il en est de l'homme avant que Yahvé ne parle et donc ne sauve et ne guérisse. C'est dans l'action renouvelante du Seigneur que réside l'*Évangile*.

2° Pour mieux comprendre, nous allons mobiliser la psycho-anthropologie religieuse ; c'est une méthode particulièrement intéressante pour notre sujet, mais ce n'est pas « la » méthode ; il en est d'autres qui mettent aussi en évidence d'autres aspects du texte. Précisons : la psychanalyse nous permet de cerner de plus près les ratages des acteurs ; elle peut encore aujourd'hui aider le pasteur à être attentif à certaines dimensions de la souffrance conjugale et parentale ; toutefois la réponse du Seigneur n'est pas psychanalytique mais théologique ; de même aujourd'hui la réponse pastorale sera, sauf exceptions, d'ordre théologique : *loi* qui met en évidence le péché et la mort ; *Évangile* qui crée une nouvelle existence *coram Deo*.

La psychanalyse en effet, dans sa dimension thérapeutique, permet à quelqu'un d'émerger comme « sujet du désir » devant l'Autre ; la Parole d'Évangile permet à un sujet de la foi d'émerger comme un « homme intérieur » devant un Radicalement Autre. Dans le premier cas, nous sommes dans le domaine du « sauvetage », dans le second nous sommes dans celui du « salut ». Utilisons donc la psychanalyse pour ce qu'elle peut nous donner : un affinage dans la lecture des difficultés ; laissons-la à son statut propre lorsqu'il s'agit de répondre à ces ratages pour recevoir alors l'éclairage de l'intervention de Yahvé dans cette même situation.

### II. De la « cata-strophe » arrière et de la vie d'Abram

1. Nul n'inaugure le meilleur comme nul n'inaugure le pire. Les pathologies familiales sont des répétitions (*Wiederholung*) plus ou moins déplacées de ratées inscrites dans une généalogie et que chaque génération risque de reproduire d'une manière ou d'une autre. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir se répéter les incestes, les actes d'endogamie, les difficultés à engendrer, les fratries conflictuelles, etc, dans la lignée patriarcale : on n'y prend pas toujours les mêmes, mais on y recommence toujours ! Cette situation répétitive nous invite à rechercher les racines de la pathologie dans l'histoire arrière de ces hommes et de ces femmes, c'est-à-dire dans Genèse 11. On y constate que tout se passe normalement jusqu'au verset 24 à partir duquel tout se gâte. En effet, on constate alors<sup>2</sup> :

— Pour la première fois dans la Bible, le nom d'un grand-père mort est donné à un petit-fils (Nahor fils de Terach porte le nom du père de Terach). C'est aujourd'hui banal ; mais c'était alors une nouveauté qui témoignait de l'impossibilité pour Terach d'ensevelir psychologiquement son propre père.

— Également pour la première fois, un fils meurt avant son père : Haran est mort

<sup>1</sup> Quand les références bibliques sont données sans mention d'un livre, c'est qu'il s'agit de la Genèse.

<sup>2</sup> On reconnaîtra notre dette envers Marie BALMARY, *Le sacrifice interdit*, Paris, Grasset, 1986.

à Ur, « dans la terre de son enfantement » traduit Chouraqui. Il est psychologiquement mort-né, même s'il a vécu assez pour produire biologiquement des rejetons (Loth, Milca, Jisca).

— Terach inscrit son propre désir dans la nomination de ses enfants : Abram (qui signifie « *Le père est grand* ») porte dans son nom le destin de ne vivre que dans la célébration de son géniteur. Il en est de même pour Saraï (qui signifie « *Princesse de moi* »).

— Cette capture se redouble du fait que Terach ferme le clan sur lui-même en mariant son fils Abram à Saraï, la demi-sœur de celui-ci (20/12); mais aussi en mariant son fils Nahor à Milca, sa petite-fille et nièce de celui-ci. *Ainsi, il maîtrise tout le groupe familial sous la houlette fantasmatique de son père Nahor, celui qui ne peut pas mourir en lui, son père-surmoi en quelque sorte.* Inceste et endogamie signent ici les symptômes d'une terrible menace : la difficile cohabitation avec l'altérité de l'autre sexe, de l'autre famille, de l'autre clan, de l'autre race et, probablement du Dieu Radicalement Autre (attirance de l'idole qui est de l'ordre du même)<sup>3</sup>. *La fermeture du groupe familial atteste la permanence d'un désir de toute-puissance qui ne peut s'inscrire dans la finitude, creuser un manque dans chaque membre du groupe, manque qui offre la place de l'Autre.*

— Il y a plus : ces ratées dans la généalogie vont faire *malédiction* (mauvais dire) pour toute la descendance, destin arrière qui enferme dans *la répétition du Même* et ouvre mal à la réception possible de l'Altérité.

2. La vie d'Abram va se singulariser de manière étrange : Abram vivra longtemps dans l'ambiguïté avec Saraï : est-ce sa femme ou est-ce sa sœur (12,6 ss et 20,1 ss)<sup>4</sup> ? Dans un tel contexte, la stérilité du couple est inévitable : l'épouse n'a pas d'altérité garantie et l'enfant ne peut être reçu à son tour comme autre<sup>5</sup> ! Pensons qu'un enfant qui naîtrait de ce couple aurait Abram à la fois comme père et comme oncle et aurait Saraï à la fois comme mère et comme tante. De quoi devenir fou !

Saraï n'est pas mieux lotie et sa stérilité n'est pas très étonnante : absorbée par la demande paternelle (« tu restes *ma* princesse), il n'y a aucune place en elle pour un autre homme et a fortiori pour un autre enfant.

### III Les structures d'enlissement du désir

Ce paragraphe général est une parenthèse que l'on peut sauter. Elle vise à mieux cerner les acteurs de la saga, mais aussi à mieux comprendre le fonctionnement de l'action libératrice de Yahvé.

Quel trajet fait émerger un être humain du groupe des mammifères ? La réponse est complexe que nous allons résumer en deux étapes originaires, étapes successives, sachant qu'aucune n'est « dépassée » pour personne mais simplement « enfouie » au fond de la structure, ces épaisseurs ensevelies pouvant à tout moment remonter à la surface à l'occasion d'un séisme traumatique<sup>6</sup> :

— *Étape 1 : le rejet du réel.* Les mots viennent recouvrir les choses en ce temps primordial (peut-être la perte des enveloppes embryonnaires lors de la naissance). Mais ces signifiants qui viennent en lieu et place des choses ne peuvent se refouler car l'inconscient n'est pas là<sup>7</sup>. Le « rejet » du réel est total

<sup>3</sup> L'inceste n'est pas pris ici au sens juridique et restreint mais au sens d'une impossible rencontre de l'altérité.

<sup>4</sup> Étonnamment, la même scène va se rejouer pour son fils Isaac : ayant épousé sa cousine, celui-ci n'hésitera pas à la désigner comme sœur quand le besoin s'en fera sentir (26,6 ss).

<sup>5</sup> Certes Abram engendrera avec Agar. Mais cette fécondité est hors alliance car elle reste prise dans la « nature des choses », dans la puissance autonome de l'homme par rapport à l'Autre, et donc sous la coupe de la malédiction familiale. Abram avait voulu se prouver à lui-même sa capacité à se reproduire; sa réussite relève de l'économie de Babel : « Faisons-nous un nom » ! Il n'y a toujours pas d'altérité : Agar qui lui donne cet enfant n'a aucune existence indépendante puisqu'elle est son esclave et non son épouse. Rien ne vient encore enrayer le mécanisme de la toute-puissance dans le clan, toute-puissance qui s'incarne ici dans l'ambiguïté incestueuse des relations.

<sup>6</sup> Sur ces moments originaires, cf. S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956 ; « Lettre 52 » et « Esquisse d'une psychologie scientifique ». Je recommande surtout : Henri REY-FLAUD, *L'éloge du rien*, Paris, Seuil, 1996. (la partie introductive).

<sup>7</sup> Pour les germanisants : Freud, à propos de ces signifiants absorbés à tout jamais par le vide, parle de *Sachenvorstellungen* ; Lacan parle de signifiants de type S1.

et, avec lui, la perte de la jouissance. Les ratées de cette étape enferment souvent dans les psychoses primaires (autisme, schizophrénie) où les frontières entre l'intérieur et l'extérieur de l'être humain sont plus que floues.

— *Étape 2 : L'inscription première du manque dans l'Autre du langage ou le refoulement originaire des signifiants qui ont nommé le sujet.* L'inconscient s'y forme qui se constitue par le refoulement des signifiants premiers qui ont signé la reconnaissance du sujet<sup>8</sup> et autour duquel, plus tard, s'agglomèreront les refoulements secondaires opérés en histoire et sur lesquels travaillera la cure analytique. C'est toutefois ici que la situation se complique et se diversifie beaucoup. En effet, ces signifiants refoulés qui ont nommé l'enfant traduisent le désir de la Mère pour l'enfant. Avant l'œdipe classique (3 à 5 ans), il y a donc un *œdipe originaire* car le Père est déjà là, non sous la forme de « un-père concret » qui médiatise la relation mais comme habitant ou non le désir de la mère.

On distinguait traditionnellement 3 manières possibles de vivre ce moment mythique :

a) La Mère désire autant le Père que l'enfant ; ce dernier n'est pas « tout » pour elle. L'enfant traverse alors cette étape aussi bien que possible et, en fonction de l'œdipe historique, s'inscrit au pire dans la névrose que l'analyse sait améliorer.

b) La Mère désire l'enfant mais reste ambiguë, dans le oui et le non, quant à son désir du Père ; l'enfant court alors le risque de la perversion qui demeurera totalement inentamable par la cure analytique.

c) La Mère désire l'enfant mais n'a aucun désir pour le Père ; le risque est alors que l'enfant ne s'inscrive dans la psychose paranoïaque. La cure analytique classique est ici impuissante, même si elle peut mettre en place une « psychothérapie de type analytique » comme thérapie de soutien qui vise à améliorer mais non à libérer de la psychose.

d) Les trois structures possibles ci-dessus étaient connues des pères fondateurs de la psychanalyse. Toutefois le travail clinique a continué et l'on peut parler aujourd'hui d'une *quatrième possibilité* que l'on connaît de mieux en mieux, que l'on commence à savoir aborder psychanalytiquement et qui s'appelle *borderline (ou état-limite)*<sup>9</sup>. Si je l'aborde un peu en détail, c'est qu'elle semble jouer un rôle dans la saga d'Abraham ; c'est à partir de l'analyse de l'acte libérateur de Yahvé (17/1 ss) qu'un déclic m'a conduit à relire toute la saga antérieure dans ce sens.

Il s'agit ici de la variante négative de la possibilité a) étudiée ci-dessus : la Mère, en signifiant son désir à l'enfant, emporte bien avec elle, dans les plis de son langage, le désir pour le Père ; mais il s'agit ici d'un désir négatif, d'un désir de mort, d'une *haine*. Le Père est bien présent et la psychose de l'enfant est évitée, mais il est présent en tant que démonisé. Ce qui entraîne chez le fils/fille une structure chaotique ; le *borderline est fils/fille de la haine*. Celle-ci place un être humain dans un état instable, entre psychose et névrose, avec la possibilité de basculer d'un côté ou de l'autre ; on y constate une certaine rigidité vis-à-vis des autres, une protection exagérée de ses propres frontières prétendues, une hésitation à s'inscrire dans une filiation familiale mais aussi sociale et culturelle, une certaine volonté de rester inentamé par les êtres et les choses, etc. De plus le corps y est souvent désarrimé fortement du langage et se pose comme une forteresse autonome : maladresse des gestes et raideur des mouvements, douleurs localisées que l'on confond à tort avec des symptômes psychosomatiques d'ordre névrotique mais qui sont en fait des inscriptions d'un *désordre somatique archaïque*, témoins d'isolement du corps dans une situation d'île (par rapport à la vie commune) qui le rend intouchable, etc.

La cure analytique classique des névroses, avec sa relation de transfert, s'avère ici dangereuse (risque de basculement dans la psychose possible) : il faut que le langage de la thérapie narcissise beaucoup, fasse des cadeaux pour faire d'abord tomber la structure du côté de la névrose que l'on sait bien prendre psychanalytiquement en charge. Il faut aussi que des techniques parallèles travaillent le corps pour qu'il puisse s'inscrire enfin dans le réseau des échanges (sports d'équipe, danse, kinésithérapie, massothérapie, thalassothérapie, etc).

Il n'est pas question pour nous de nous engager dans ces voies mais de bien repérer l'action libératrice divine qui, dans la Genèse, va remettre Abram debout et le rendre disponible pour la conjugalité et la parentalité responsable. Or, nous le verrons, *Yahvé agit à la fois sur le langage et sur le corps*.

<sup>8</sup> Freud parle ici de *Wortstellungen* ; Lacan parle de signifiants de type S2.

<sup>9</sup> Sur les structures *borderlines*, cf. S. OLINDO-WEBER & V. MAZERAN, *Pour une théorie du sujet-limite, l'originaire et le trauma*, Paris, L'Harmattan, 1999.

#### IV. De l'« ana-strophe » ou du basculement d'Abram en Abraham

Les descendants de Nahor et de Terach étaient mal partis, enfermés qu'ils étaient dans une *malé-diction*. L'œuvre libératrice de Yahvé va, pas à pas, les inscrire dans une *béné-diction* qui va aussi précéder les descendants d'Abraham. Certes ce qui est fait et fait, et la *malé-diction* ne s'effacera pas, refoulée qu'elle demeure au plus profond de l'origine de chacun ; mais chaque enfant qui se lèvera pourra ressaisir aussi, en lieu et place de ce malheur, une *béné-diction* aussi immémorialement enfouie dans l'inconscient de chacun mais que la prédication aura le pouvoir de faire revenir au langage. Pour Abram, la guérison va passer par trois étapes :

1. *Une étape de mise en route* : Il est clair que la première parole qui entend contrebalancer la malédiction de la famille patriarcale est celle qui est adressée par Dieu à Abram en début du chapitre 12 : « *Va vers toi, loin de ton pays, de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai* » !

— L'action passe ici par une Parole qui pose Abram comme le sujet de son propre désir : cesse de laisser le désir de tes pères parler par toi, désire pour ton propre compte ! La promesse interprète sans doute le désir d'Abram : avoir une descendance et une terre autonomes par rapport aux biens de son père.

— Mais l'action passe aussi par la prise en charge du corps : Marche ! Le déplacement géographique sert ici de métaphore à une libération d'un corps jusque-là confiné dans les pas du Père.

Mais cette mise en mouvement initiale, même si elle n'est pas négligeable, ne suffit pas à compenser la forte entropie familiale : la stérilité du couple Abram-Sara semble bien inéluctable.

2. *Un nom nouveau et un corps entaillé* : le patient travail de Yahvé se retrouve en 17/1 ss et reprend l'action de la Parole mais aussi celle sur le corps : un nom nouveau et une chair entaillée. Le Dieu-Radicalemment-Autre reprend la parole d'alliance et pose simultanément la nécessité de la circoncision et celle du changement de nom<sup>10</sup>. Dès lors, Sara peut lui advenir comme épouse (et non comme sœur) ; Isaac peut lui advenir comme fils<sup>11</sup>.

Ici le « sacrement » de la circoncision creuse un manque qui marque la place de l'Autre et brise donc la malédiction de l'inévitable inceste psychogène. *Le nom nouveau vient à la place de ce manque ; il atteste un autre type de filialité vis-à-vis d'un Autre-Père qui « appelle chacun par son nom » dans une aération créatrice de liberté.*

3. *Une paternité renouvelée* : il y a plus : Abraham doit entailler de la même manière tous les mâles qui dépendent de lui, quels que soient les liens de parenté, quel que soit leur âge (17,23 ss). Par cet acte, ceux qui sont « maudits » à cause de la généalogie déficiente deviennent des « bénis » à cause de l'alliance. Ils portent désormais la marque de la perte de la toute-puissance mais aussi celle d'une identité nouvelle

Par ce même acte, Abraham confesse que la vie qu'il transmet ne peut que demeurer sous la menace de la malédiction et qu'il est nécessaire qu'une autre naissance, produite par la parole d'un Dieu-Radicalemment-Autre, soit signifiée aux siens. Il y a dans ce geste un lâcher prise vis-à-vis des enfants : renoncer à les posséder et laisser un Radicalemment Autre les engendrer à nouveau est un acte qui s'atteste par l'acte de la circoncision<sup>12</sup>.

On peut toutefois se demander si, cet acte d'origine suffit et si, dans sa paternité qui va suivre, Abraham ne va pas répéter Nahor et Terach (paternité de toute-puissance).

<sup>10</sup> Le « nom nouveau » est ici une *interprétation* du « vieux nom », (Abram → Abraham), interprétation qui arrache à la fascination du destin-arrière et à la répétition du trauma pour ouvrir vers un avenir, une vocation. La blessure de la circoncision fait entaille et creuse une béance dans le plein que s'étaient efforcés de maintenir les hommes de ce clan ; elle évide une place pour le Dieu-Radicalemment-Autre, pour ses paroles d'alliance et donc pour qu'une descendance possible ne vienne pas colmater les brèches et dilater le cercle vicieux sans l'ouvrir (cf sa reprise dans l'acte par lequel Jacob sera rendu boiteux (castré ?)).

<sup>11</sup> Si nous avions plus de temps, nous aurions pu travailler en détail la guérison de Saraï qui passe aussi, mais pas uniquement, par un changement de nom. Cf le « *rire de Sara* (18,11-12) interprété par les rabbins comme *retour des règles féminines*.

<sup>12</sup> Notons l'expression « Tous les gens de sa maison [...] furent circoncis » (Gn 17,17). Il est difficile de ne pas imaginer qu'Actes 16,33 et I Corinthiens 1,16 n'aient pas été influencés par ce verset de la Genèse. Il s'agit là d'un indice, non certain mais probable, qui montre que la primitive Église a pu être influencée par la circoncision pour ce qui concerne sa pratique baptismale. Or, pour ce qui concerne la Genèse, aucun doute : l'expression « la maison » incluait la circoncision des petits-enfants. cf. *Jon 3*.

Le récit de la ligature d'Isaac va poser le dernier acte de la libération d'Abraham :

Déjà l'ancien commentateur Juif Rachi relevait l'ambiguïté de la péripécie : « Le Saint, béni soit-il, ne lui dit pas : immole-le, [...] mais seulement [de] le faire monter sur la montagne pour donner à la personne d'Isaac le caractère d'une offrande à Dieu ». Autrement dit, le désir de mort d'Abraham fausse l'écoute de la Parole de Dieu et infléchit celle-ci. Ibn Arabi, commentateur musulman du XII<sup>e</sup> siècle, comprenait le début de la péripécie comme un songe d'Abraham. Or, dit-il, *au lieu d'interpréter son rêve comme expression de son propre désir*, Abraham tente de le réaliser dans le concret. Compréhension remarquable pour l'époque qui marque bien que *le sacrifice advient en lieu et place d'une interprétation manquée ou absente !* (Cité d'après F. Benslama, « Le sacrifice en Islam »).

J'ai pour ma part remarqué qu'il y a toujours une face obscure de l'Autre, une face obscure de Dieu qui n'est que projection de la face obscure du Surmoi, ici le désir inconscient de Nahor et de Terach qui perdure en Abraham. C'est elle qui donne l'ordre du sacrifice. Il est remarquable que le commandement et la mise en route du sacrifice soient dans le texte toujours exigés par Elohim (« les dieux », figure énigmatique s'il en est); mais que l'ordre d'arrêter et de tuer le bélier est donné par « Yahvé », le Dieu Radicalement-Autre-en-Alliance<sup>13</sup>. Jean-Daniel Causse arrive à des résultats comparables en s'appuyant sur le Séminaire interrompu de Lacan sur *Les noms du Père*. [Cf. « Le jour où Abraham céda sur sa foi. Lecture psycho-anthropologique de Genèse 22 », *Études théologiques et religieuses*, 2001/4, p 563 ss. Pour le manque à inscrire dans la maternité, cf. 1 Rois 3,16-27].

Abraham ne devrait être que Père symbolique, Père selon la Parole, *Père-Autre témoin et porte-parole du Père-Radicalement-Autre* qui seul peut faire naître le fils selon l'ordre de l'alliance.

Certes, en faisant circoncire son fils, le patriarche avait bien pris acte qu'Isaac devait mourir et renaître à un nom nouveau; mais ce à quoi il résistait, *c'est que lui-même devait mourir à la paternité réelle*, à la jouissance et à la puissance d'être géniteur pour ne plus être que le père-témoin d'un Autre-Père qui seul peut sauver ce qui est maudit, faire naître la descendance dans l'ordre de l'alliance.

*En ce sens, Genèse 22 explicite du côté du père (et de la mère ?) ce que Genèse 17 précisait du côté du fils : nul n'entrera dans l'alliance qui ne perde ce qui faisait jusque-là son identité et n'en reçoive une nouvelle par la Parole adoptive de Dieu*<sup>14</sup>.

## V. Conclusion partielle et provisoire

Une chose est sûre : nul ne devient époux ou épouse, nul ne devient parent en inaugurant l'histoire ! Chacun de nous tire avec lui une généalogie qui se condense dans les signifiants originaires constituant l'*Urverdrängt* (l'archéo-refoulement) de son existence.

Nous avons constaté que l'action libératrice consiste à poser *une nouvelle origine laissant advenir un homme nouveau, un homme intérieur, doté d'un nom nouveau*. Tous ces termes ont une certaine résonance dans la prédication néo-testamentaire de l'*Evangelium de Christo*.

Nous ne sommes ni psychanalyste, ni Yahvé ! Mais pour nous aussi, la thérapie passe par deux voies :

— celle de la Parole qui, par la loi, interprète l'errance et qui, par l'Évangile, laisse advenir la nouveauté du salut et de la guérison.

— celle du corps qui est mis en mouvement par les deux sacrements : celui du baptême qui a marqué le corps dans les temps immémoriaux et qu'il faut sans cesse réinscrire dans le centre de la vie ; celui de la Cène qui fait bouger, manger, boire et qui entraîne les corps dans la célébration.

<sup>13</sup> Jean ANSALDI, « Le sacrifice comme séduction du "Dieu obscur" », in *Cahier biblique de Foi et Vie*, n° 35, 1996/4.

2° exposé

## LA SAGA DES PATRIARCHES ET LES DIFFICULTÉS CONJUGALES ET PARENTALES (suite)

### Loth ou la dérive perverse d'une lignée

Après avoir quelque peu parcouru la saga d'Abraham, approchons-nous de Loth et de sa descendance.

#### I. Les blessures originelles

1. Loth (dont le nom peut signifier *le caché*) est le fils de Haran qui fut le premier homme à décéder avant son père, le premier homme à « mourir dans la terre de son enfantement », comme traduit Chouraqui (11,28). Dès lors le jeune orphelin devient l'ombre portée de son grand-père Terach d'abord, d'Abram son oncle ensuite qu'il suit pas à pas dans ses pérégrinations avant de s'installer de manière plus autonome vers l'Est du pays (13,11). Cette prise de distance semble un moment le libérer de l'entropie d'une famille incestueuse. En effet, deux moments nous permettent de croire qu'il peut maintenant percevoir quelque chose d'une altérité libératrice : d'une part, et contrairement aux siens, il épouse une femme étrangère au clan; d'autre part, il s'oppose aux sodomites qui voulaient violer ses hôtes, manifestant par là une capacité d'accueil et de respect d'une altérité étrangère.

Hélas, dans cette audace, il évite soigneusement de risquer sa vie, préférant offrir ses filles comme on pousse en avant des prostituées (19,8). Cette transgression ne peut qu'hystériser ces jeunes femmes. *Dans cette aventure, Loth manifeste la structure perverse de sa personnalité, structure défaillante qui n'est qu'une conséquence de son histoire généalogique*<sup>15</sup>. La perversion en effet est une structure qui dit à la fois le *oui* et le *non* à la loi du respect de l'altérité de l'autre et à celle de l'inscription de soi dans la finitude. Loth dit le *oui* à l'étranger et le *non* à ses filles instrumentalisées, déniées dans leur propre désir ! Dans cet acte, il manifeste son nom : derrière l'accueil de l'étranger, il y a du *caché* qui traverse la censure et passe aux actes.

2. Loth est invité à quitter la ville maudite avec les siens, sans se retourner en arrière. C'est trop demander à son épouse, *la femme sans nom* (ce qui est tout un programme). Celle-ci donc, tournant un instant le dos à la route, jette un regard vers Sodome et vers sa famille. Elle est changée en statue de sel, fascinée à jamais par le lieu disparu de son propre père. Par-delà le pittoresque du récit, c'est l'impossibilité de sortir de son espace natal et familial qui se manifeste (19,15 ss).

3. Voici maintenant Loth et ses deux filles, seuls dans la montagne, au creux d'une caverne (19,30-38)<sup>16</sup>. Qu'il est difficile pour les deux jeunes femmes de se situer correctement, filles qu'elles sont d'un père qui n'a pu entrevoir quelques bribes d'altérité

<sup>15</sup> Revoir ce qui a été dit sur la perversion, p 3.

<sup>16</sup> Cf. Cf. Paul-Laurent ASSOUN, « Le féminin et l'inceste en acte : les filles de Loth », in *Trames. Actualité de la psychanalyse*, 1994/17, p 125 ss.

qu'en sacrifiant leur féminité et donc l'autonomie de leur désir<sup>17</sup>, mais aussi filles d'une mère qui n'a pu quitter sa ville et sa famille sans regarder en arrière et en rester à jamais figée.

Qu'est-ce qu'un père qui livre ses filles pour sauver sa vie ? Qu'est-ce qu'un grand-père maternel qui fascine à ce point « sa fille sans nom » qu'elle ne peut plus quitter le lieu de sa naissance ? Plus généralement : *Qu'est-ce qu'un homme et qu'est-ce qu'une femme ?* Telle sont les questions de l'hystérique qui ne peut qu'instrumentaliser le mâle qu'elle rencontre pour pouvoir se fournir une réponse à ces questions lancinantes.

À ce point de la névrose, *l'histoire s'efface pour ces deux jeunes femmes*, elles ne peuvent que piétiner dans l'origine mythique ; elles ont l'impression de revivre le commencement du monde, sans hommes extérieurs au clan pour venir constituer une famille avec elles, dans une caverne où le clair-obscur peut tout aussi bien désigner l'aurore que le crépuscule. Le cercle du Même s'est rétréci au diamètre minimal ! Il faut repartir avec ce que l'on a, pensent-elles ! Mais on n'a que le père sous la main ! Tant pis, on couchera avec lui après l'avoir enivré et on se persuadera que l'on peut faire émerger ainsi la nouveauté de la vie de cet inceste ; mais il n'en sortira que Moab, (dont le nom signifie « issu du père », celui qui ne peut pas distinguer entre son père et son grand-père, son demi-frère et son cousin) ! À leur manière, les deux jeunes femmes répètent le geste de Terach qui avait marié son fils Abram avec Saraï, la demi-sœur de celui-ci. L'histoire ouverte se referme sur un cercle vicieux.

Qu'on ne fasse pas pour autant de Loth une victime ! On peut violer une femme pendant son sommeil, c'est plus difficile de forcer un homme sans que sa vigueur ne soit en état de se mettre en œuvre ! En réalité, nous rencontrons encore une fois le *caché* : son état de somnolence est ici un « je n'en veux rien savoir », un oui à l'action de ses filles, mais un oui qui ne prend pas la responsabilité de l'acquiescement et qui refoule. Le oui et le non... encore une fois les éléments pervers l'emportent ! Et face au pervers, la femme n'a d'autre protection possible que l'hystérie.

Le futur de la lignée de Loth est bien compromis, chaque maillon de la généalogie étant convoqué à répéter la blessure originelle. Lourd destin qui attend les descendants de la lignée des Moabites.

## II. Un avenir redonné

Arrivés à ce stade, une question décisive nous est posée : lors de notre parcours à travers la saga d'Abraham, *nous avons vu une Parole-Radicalement-Autre intervenir sans cesse pour annuler la malédiction et ouvrir sur une bénédiction*, pour casser le cercle vicieux des répétitions et dégager la route, non pas vers un *re-venir* mais vers un *a-venir*, c'est-à-dire vers le *venir de Dieu* : inscription d'un manque dans la chair, don d'un nom nouveau, interprétation du désir de mort sur le fils qui agit en Abraham par la désignation du responsable qu'il faut abbatre : le bélier, le géniteur tout-jouissant.

Or, à première vue, cette action libératrice semble absente de la geste de Loth et des Moabites ? Pourtant elle viendra ; mais pour la recevoir, il nous faudra sortir du Pentateuque pour relire ensemble le livre de Ruth.

1. Ce petit récit commence mal : sous prétexte d'une famine, Elimelek, sa femme et ses deux fils régressent de Bethléem, (la Maison du Pain, la Maison de l'Autre Pain, le lieu où adviendra « le véritable Pain descendu du ciel »), vers la région de Moab. Dans cette terre maudite, les fils épousent l'un Orpa, l'autre Ruth, deux moabites, deux descendantes de Loth.

L'heure vient pourtant où ces deux jeunes femmes sont invitées à quitter ce cercle de la répétition du Même, cette non-histoire où la faute des pères se répète en elles comme une partition musicale déjà composée qu'il leur est tout au plus possible d'interpréter de manière personnelle, mais en respectant obligatoirement la musique écrite. Hélas, ce n'est pas gagné du premier coup :

<sup>17</sup> En effet, le désir de ces jeunes femmes était déjà investi puisque, bien que vierges encore, elles étaient déjà promises (19,14).

— Orpa renonce assez vite à se mettre en route (Rt 1,14 ss)<sup>18</sup>. Comme son aïeule changée en statue de sel, elle est *sidérée* et ne peut que regarder l'espace d'où elle est issue. Nos culpabilités, nos dépressions, nos malaises et nos mal êtres sont des surgeons déguisés d'une non-histoire (répétition du Même) qui ne nous appartiennent pas; ils nous font souffrir et pourtant il y a toujours une résistance à la guérison car le symptôme qui fait souffrir n'est pas sans faire aussi jouir<sup>19</sup>.

Se mettre en route *c'est d'abord perdre* ! Partir sur le chemin du désir de Dieu c'est d'abord choisir, donc abandonner quelque chose. « Celui qui met la main à la charrue puis regarde en arrière n'est pas fait pour le Royaume de Dieu », dit le Seigneur (Lc 9,62) ! « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même lui-même, il ne peut être mon disciple » (Lc 14,26) !

— Ce qu'Orpa ne réussit pas, Ruth l'entreprend<sup>20</sup>. Il faut noter une différence entre les deux brus de Noémi : *Orpa ne peut quitter ce qu'elle voit; Ruth acquiesce à ce qu'elle ne voit pas* ! Elle s'écrie en effet : « Où tu iras, j'irai, et où tu passeras la nuit, je la passerai; ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu » (Rt 1,16) ! Oui mais voilà : elle n'est jamais allée et donc elle ne connaît pas le pays vers lequel elle se dirige; elle n'a jamais servi et donc n'a jamais connu le Dieu auquel elle consent par avance ! Alors que la jouissance du Même enferme dans un connu inlassablement répété qu'on ne peut abandonner, le désir de l'Autre, ici du Dieu-Radicalement-Autre, pousse vers un horizon qui jamais ne se laissera rejoindre au point qu'on puisse l'enfermer dans ses mains. Orpa est *sidérée* par tout ce qu'elle ne peut quitter; Ruth est *dé-sidérée* : « désirer » (en latin *desidere*) c'est le contraire d'être sidéré, figé sur place, statufié. *Le Dieu que Ruth servira à Bethléem est celui qui donne à désirer et qui donc restitue la mobilité.*

Ruth réussit donc à dépasser cette première épreuve. Mais une question s'impose à propos d'Orpa et de Ruth : s'agit-il de deux femmes distinctes ? Elles fonctionnent presque comme deux jumelles ! Ne sont-elles pas plutôt les deux dimensions de notre existence, dimensions qui nous tirent l'une vers l'arrière et l'autre vers l'avant ? Martin Luther disait : *simul justus simul peccator*, à la fois pécheur et justifié ! Jouissance de la répétition du Même et désir du Radicalement-Autre nous habitent simultanément jusqu'au bout.

2. Or voici que, dès son arrivé à Bethléem, une nouvelle régression guette Ruth mal conseillée par sa belle-mère : la scène décrite au chapitre 3 n'est pas sans rappeler le « viol » de Loth par ses deux filles ! Profiter du sommeil nocturne de Booz, de ce vieillard qui n'est alors qu'une figure paternelle pour Ruth, pour découvrir « ses pieds »<sup>21</sup> et pour se coucher contre lui, en espérant qu'une liaison sexuelle enchaînerait à jamais le vieil homme à la jeune femme, n'est-ce pas répéter inlassablement l'inceste de Loth et de ses filles qui hante la généalogie ?

Que va faire Booz ? C'est mal parti car celui-ci n'est pas non plus sans une lourde histoire : il est lui aussi descendant d'un inceste, de Pèrès, de celui qui est né de la ruse de Tamar pour s'unir à son beau-père Judas (Gn 38). Nous sommes en plein dans la malédiction ! Or le lecteur découvre avec étonnement qu'il n'en sera rien : *Booz va agir selon la loi*, comme le fera Jésus avec la prostituée de Luc 7 : il ne prend pas la jeune femme mais il va soumettre son projet aux anciens, c'est-à-dire à la Parole de l'Autre.

*C'est que la généalogie fait toujours pression mais pas toujours destin.* Elle ne fait plus destin pour celui qui a franchi le Jourdain en compagnie de son peuple libéré d'Égypte. Booz n'est pas sans généalogie; mais il est sauvé de la répétition : il ne fera pas un enfant à Ruth alors que le « sommeil » le domine. Son désir est certes là; mais il entend

<sup>18</sup> « Orpa » signifie « nuque », « tirer en arrière ».

<sup>19</sup> Jésus s'est heurté à cette résistance à la guérison : entre autres, alors qu'il s'approchait du démoniaque qui souffrait dans la solitude des tombeaux, celui-ci perçoit que guérir c'est certes cesser de souffrir, mais c'est aussi cesser de jouir; aussi apostropha-t-il le Seigneur : « De quoi te mêles-tu. Jésus Fils du Très-Haut ? Je t'adjure par Dieu, ne me tourmente pas » (Mc 5,7).

<sup>20</sup> Cf. Francine BEDDOCK, « Ruth, le temps du chemin, in *Trames, Actualité de la psychanalyse*, 1994/17, p 130 ss.

<sup>21</sup> Ici comme en Exode 4,2 et 5, Ésaïe 6,2 et peut-être Luc 7,36 ss, les « pieds » sont un euphémisme pour dire le sexe.

le soumettre à la loi *en le différant* jusqu'à ce que l'Autre (médiatisé ici les anciens du village) témoigne de la vérité de son chemin. (*Différer* la réalisation de son désir c'est s'offrir la chance de percevoir de la *différence*, c'est-à-dire l'altérité ! C'est se donner du temps afin que l'autre-partenaire ne soit pas réduit au statut d'objet comblant la demande mais puisse advenir dans son altérité et donc dans sa différence.

3. Du même coup, plus tard, quand Ruth fera l'amour avec quelqu'un qui, par son âge, pourrait être son père, elle ne répètera pas son aïeule car *c'est bien avec un autre homme que son père* qu'elle aura rendez-vous. L'*eros* n'y sera pas absent, mais il servira métaphoriquement de langage à l'*agapè* de Dieu qui prépare ainsi la délivrance ultime.

Booz n'a pas voulu « prendre » Ruth en sa fragilité mais a souhaité la recevoir par la médiation d'une altérité. Du même coup, et par un effet de rétroaction, il a désamorcé la demande première de Ruth et lui a ouvert le chemin de son désir de l'Autre. S'il avait pris Ruth, il se serait installé à son tour dans la suite de Loth ! Par contre, il peut recevoir la jeune femme d'un Autre, en l'espèce le tribunal des anciens.

Ce passage par une Parole qui fait médiation tranche à travers les ambiguïtés possibles : Ruth, protégée alors par la loi de l'altérité, peut s'unir à Booz, devenir féconde et enfanter enfin un fils nommé Eved, ce qui signifie « serviteur » ! Libéré de la malédiction, ce fils peut devenir le serviteur du désir de Dieu, le grand-père de David, l'ancêtre direct du Messie.

Ainsi, dans la lignée de Loth, en lieu et place du *revenir*, il y a maintenant place pour un *avenir* ! Le Dieu-Radicale-Autre qui fait advenir une bénédiction là où régnait la malé-diction, agit ici par la médiation d'un peuple qui est passé par la Pâques, qui a traversé la Mer des Roseaux et qui s'est donné, en la personne des anciens siégeant à la porte des villages, des ministères attestant de l'altérité.

### III. Ouverture vers une actualisation

Comprendre et interpréter supposent des modèles, des types, des cas de « clinique d'approche de psychologie religieuse ». Au cours de nos rencontres, nous aurons à travailler aussi en fonction des situations apportées par les participants. Pour l'heure, sur la base de notre lecture de la saga des patriarches, nous nous contentons de pointer quelques types; il en est bien sûr beaucoup d'autres :

1° *Il arrive qu'un homme, absorbé dans son histoire familiale où trône une figure paternelle despote, prenne femme comme simple support nécessaire pour fournir une descendance à l'ancêtre.*

Cette épouse est alors « utilisée », en fonction des besoins, comme génitrice, servante, faire-valoir, etc. Il n'est pas rare, dans cette optique, que le « devoir » de procréer étant accompli, la demande sexuelle s'effondre et que l'épouse devienne en fait une « demi-sœur ». Toutefois, la situation la plus habituelle se manifeste par un discret terrorisme, peu visible de l'extérieur, mais usant, voire destructeur, de l'intérieur. L'homme découpe alors les femmes en deux sous-groupes : d'une part sa propre mère et la mère de ses enfants qui sont défeminisés en son esprit et posées dans un respect qui exclut tout contact physique, d'autre par toutes les autres femmes, utilisées alors comme « putains », c'est-à-dire comme disponibles à sa demande sexuelle. (Cf. Freud : la mère et la putain).

2° *Il arrive qu'un homme prenne femme comme Isaac; mais que, sous une apparence de normalité, il ne puisse faire l'amour avec elle que « sous la tente de sa mère Sara »; comme si, toute sa vie, il lui fallait donner des gages à une mère insatiable qui veut le tout du fils et ne lui permet une épouse que sous l'expresse condition qu'elle continue, en tant que génitrice toute-puissante, à tout voir, tout décider, tout protéger.*

Le fait que cette mère insatiable soit morte ne diminue en rien sa pression sur le fils, et donc sur le couple, quelquefois même, le décès de la génitrice alourdit la structure et laisse advenir sous forme de symptômes ce qui était enfoui jusque-là.

3° *Il arrive qu'un homme ou qu'une femme mette en péril l'équilibre familial (conjoint et enfants) par des décisions soudaines (professionnelles, ludiques, idéologiques, amoureuses ou autres).*

Il répète à sa manière le sacrifice d'Isaac; il ou elle ne peut étouffer les voix de Nahor et de Terach en lui/elle qui réclament tout, y compris le conjoint et l'enfant qu'il (ou qu'elle) a eu l'audace d'engendrer loin du clan familial et de sa fermeture biologique, psychologique, ethnologique, idéologique, politique ou religieuse. Ici, un désir de mort, rampant jusque-là dans les couches inconscientes, fait surface et passe à

*l'acte*. On entend alors dire : « Mais ça se passait bien, que lui arrive-t-il/elle ? ». Il se passe que le désir de mort émergeant appelle au sacrifice du fils, comme Abraham qui risqua la vie d'un Isaac qu'il avait pourtant beaucoup désiré.

Une nuance toutefois : dans ce cas comme dans les autres, il importe de ne pas accuser trop vite le réel des figures parentales ancestrales; elles seraient souvent bien étonnées si on leur disait qu'elles ont de telles exigences ! *Nahor et Terach sont d'abord des figures fantasmiques, engendrées par les conflits inconscients du fils ou de la fille.*

4° *Il arrive qu'une femme prenne un époux pour avoir des enfants; mais que, dans son désir inconscient, ce soit avec son père qu'elle fasse l'amour (comme les filles de Loth). Généralement, elle trouve vite le moyen de se débarrasser de son époux dès que les enfants sont faits, demeurant ainsi sous la seule coupe d'une figure paternelle toute-puissante qui, morte ou vive, prédestine sa descendance à la célébration de son nom et de son œuvre.*

Cette situation prospère aujourd'hui en raison d'une situation culturelle où la mère, de fait toute-puissante dans les pratiques sociales, a beaucoup moins à perdre d'une rupture conjugale que le conjoint masculin. Il y a généralement derrière un fantasme paternel tout-puissant qui peut bien tolérer un homme pour sa fille, mais à la seule condition qu'il soit provisoire et strictement destiné à « fabriquer » la descendance. Aussitôt cette tâche accomplie, il est alors en trop. Son éjection peut prendre des formes différentes : émergence d'une frigidité (ou autre du même type) qui exclut la continuité des rapports sexuels ; attitudes tellement intolérables qu'elles entraînent par réaction le conjoint masculin dans des comportements inacceptables. L'épouse, alors placée en situation de pseudo victime, peut aller vers la rupture tout en conservant la sympathie générale. Toutefois la permissivité sociale autorise aujourd'hui à se passer de plus en plus de ces chemins tortueux. Les ruptures, du fait de l'épouse, sont alors rapides, souvent inattendues, sous le seul couvert d'un autre amour.

Nous l'avons dit, il ne s'agit ici que de quelques types pointés à titre d'exemples. Une lecture attentive des textes, l'écoute des expériences de chacun, la réflexion commune permettront d'ajouter d'autres types possibles et surtout d'apporter les nuances nécessaires. Il n'est pas question non plus, dans ce travail préparatoire, de dégager les placements optimaux de l'écoute psycho-pastorale, inévitablement différents en fonction des situations et des types dont nous venons de parler. Précisons toutefois quelques constantes théoriques qu'il faudra moduler de manière pratique :

— La vieille lecture qu'Ibn Arabî (XII<sup>e</sup> siècle) a faite du « sacrifice d'Abraham » conserve une pertinente modernité : *le sacrifice advient en lieu et place d'une interprétation inexistante ou ratée du désir d'Abraham*, de ce qu'il en est du désir inconscient du sacrificateur. Quand manifestement, le sacrifice de l'un des conjoints, du fils ou de la fille est en jeu, la longue écoute pastorale et *la bonne interprétation au bon moment* valent mieux que de longs débats théoriques avec les intéressés.

— Toutes ces situations souffrent d'un rapport difficile à l'Altérité (de Dieu, de l'Autre-sexe, de l'Autre-étranger au clan qui est devenu conjoint, etc). Cette situation d'inceste, pris dans sa dimension générale, est le lot (le Loth !) commun d'une humanité enfermée dans la répétition du Même sous les apparences d'une évolution culturelle.

— *L'expulsion de la toute-puissance du narcissisme qui prospère dans le cercle du Même implique cette altérité qui s'est manifestée en Christ* : Dieu se vide de la toute-puissance jusqu'à devenir une Parole fragile, folle et risquée qui, du lieu de la mort du Vendredi-Saint, appelle tout être humain à passer par le baptême qui dure toute une vie : noyade du « vieil homme » dans les eaux, résurrection de l'« homme nouveau » à un statut de fils ou de fille libéré car arraché aux déterminations de la répétition. La guérison passe donc aussi par l'évangélisation des conjoints.

— Les pathologies conjugales entraînent, nous l'avons vu, des pathologies familiales et, souvent, le sacrifice du fils<sup>22</sup>. Tout un travail d'accompagnement sur la parentalité se dessine : celle-ci, sur la base de Genèse 17 mais aussi de Jean 3, implique l'aveu que l'engendrement « selon la chair » laisse l'enfant hors de l'alliance, sous la coupe des fantasmes qui circulent dans la généalogie familiale et sociale. Elle appelle un renoncement à la toute-puissance de l'acte réel d'engendrer et d'enfanter pour accepter qu'un Autre Père, par-delà une mort signifiée par la circoncision ou le baptême, donne un « nom nouveau » et donc une « vie d'en haut ». Cela implique de souscrire au fait de *ne plus être Père et Mère symbolique que par délégation*, que comme témoins et porte-parole d'une Autre Parole qui seule peut donner la « vie éternelle »<sup>23</sup>.

<sup>22</sup> J. AUBRY: « Le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale. Le symptôme, c'est là le fait fondamental de l'expérience analytique, se définit dans ce contexte, comme le représentant de la vérité ». *Psychoanalyse des enfants japonais*, Paris : Hachette, 2003, p. 356.

<sup>23</sup> C'est là un deuil auquel il faut conduire pas à pas. Mais c'est aussi l'impossibilité de ce deuil qu'il faut quelquefois repérer sous les retards inexpliqués du baptême, sur les théories du genre « il décidera librement ».

3° exposé

## REPRISE EN THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE

### LA GESTION THÉOLOGIQUE DES CRISES

Dans les deux rencontres précédentes, nous avons parcouru à grands pas quelques étapes de la geste patriarcale. Une question se pose aujourd'hui devant nous : pourquoi ce long détour ?

Nous avons vu, à propos de la « Ligature d'Isaac », que Ibn Arabi posait en substance que *l'interprétation vient en lieu et place du sacrifice de l'autre-conjoint oulet de l'autre-fils*. Mais qu'est-ce qu'interpréter pour un pasteur ? S'agit-il d'entrer dans une méthodologie psychanalytique ? Certainement pas ! Néanmoins pour éviter ce qui pourrait être une erreur, et en guise d'introduction, je voudrais dire quelques mots rapides sur l'interprétation en psychanalyse : on ne se démarque bien que si l'on n'ignore pas totalement ce que l'on doit éviter<sup>24</sup>.

#### I. Interpréter en psychanalyse

Une vulgarisation courante laisse croire que le psychanalyste écoute, discerne, puis transmet ce qu'il a compris en donnant des signifiés et, par suite du sens ! C'est totalement faux, en tout cas pour ce qui concerne la suite de Freud. Pour comprendre, analysons deux notions : celle de « langage » et celle de « refoulement » :

— Le langage humain peut se comprendre à partir de trois lieux déjà repérés au Moyen Âge : le signifiant (*verbum*), le signifié (*intellectus*) qui est l'image mentale qui se forme à partir de la réception du signifiant, et le référent réel (*res*) extérieur au langage mais convoqué, évoqué, dénoté ou connoté par lui.

Le langage animal, largement pratiqué par l'homme, est un langage au premier degré : à un signifiant correspond un signifié, les deux *dénotent* un référent. Mais l'homme est capable d'un usage du langage qui lui est spécifique et qui désarticule l'agencement de ce même langage utilisé au premier degré ; il se caractérise par une large autonomie de chacun de ses trois éléments. Dans ce cas, il ne *dénote* pas mais il *connote*. Ainsi, dans l'expression « gagner le pain de ses enfants », le signifiant « pain » peut désigner la viande, l'habitat, le bien-être en général. Mieux, un signifiant peut désigner n'importe quel signifié, y compris, comme dans le cas de la dénégation, le contraire de ce que dit le dictionnaire. On mesure alors que, quand on parle, on ne sait pas forcément ce que l'on dit !

— Quand on refoule, on n'enfouit pas des émotions, des images, des savoirs mais seulement des signifiants. Ces signifiants refoulés sont prêts à resurgir et à venir troubler la chaîne linguistique. On pourrait schématiser de la manière suivante :

Langage conscient :	S1 S2 S3 Sd S5 S6
Langage inconscient	Sa Sb Sc S4 Se Sf

À un moment donné, cas d'un lapsus par exemple, le signifiant S4 se refoule et le signifiant Sd passe du stade inconscient au stade conscient.

Le psychanalyste ne donne pas des signifiés, des valeurs, du sens mais pointe les signifiants refoulés qui reviennent à la surface par lapsus, rêve, redondance, dénégation, etc. C'est l'analysant qui, prenant connaissance de ces signifiants, relance son discours, en produit d'autres, et finit ainsi par rétablir une

<sup>24</sup> Il est évident qu'il n'est pas exclu, pour un pasteur formé et spécialisé, de cheminer plus longtemps en compagnie de la psychanalyse. Mais il s'agit là de situations particulières dans lesquelles nous n'entrerons pas. On peut se reporter à Jean ANSALDI, *Le dialogue pastoral*, Genève, Labor et Fides, 1986.

partie de son histoire refoulée tout en lui donnant lui-même un sens, etc<sup>25</sup>.

## II. Paul, la loi et l'Évangile

C'est l'épître aux Romains qui servira d'ossature à notre approche, sans pour autant négliger le reste du NT. Ces définitions ne sont que transitoires ; elles ont pour but de dégager ce que nous pourrions appeler une *interprétation théologique*.

1. *La loi* : Chez Paul le concept de *nomos* inclut certes la *torah juive*, mais aussi la *nomos païenne* défendue par le magistrat, intériorisée dans la conscience, mais encore les grandes lois physiques et culturelle, l'état des choses en quelque sorte (Cf 7/2)<sup>26</sup>. *La loi c'est ce qui se répète*. (Luther, dans sa querelle contre les antinomistes, disait qu'elle est « *insculpta*, gravée dans la pierre »). C'est aussi ce qui se répète en moi dans le symptôme et qui me réinscrit sans cesse dans ma situation d'échec-arrière, arrière de ma vie, arrière de ma généalogie. En ce sens, la souffrance physique et psychologique fait loi : elle ne guérit pas mais interprète mon échec biologique ou psychologique.

Pour Luther, il y a un *usage politique* de la loi (*primus usus*) qui ne peut être dépassé pour la vie en commun, là où les chrétiens sont automatiquement minoritaires ; il y a un *usage éthique* de la loi (*tertius usus*) qui guide le chrétien déjà sauvé dans son chemin de sanctification ; Calvin conserve cet usage, Luther le refuse avec force et lui substitue le concept de liberté chrétienne. Il y a enfin un *usage pédagogique ou théologique* de la loi (*secundus usus*), usage que désigne Paul en Romains 3/19 ss par exemple : la loi met en évidence le péché, non pour nous en délivrer mais pour éclairer ce que nous sommes devant Dieu afin de trouver ailleurs la réponse (par la foi seule). Ce deuxième usage de la loi est inéconômisable car sans la connaissance du péché, il n'y a pas de réception possible de l'Évangile.

Mais pourquoi Paul, le pharisien, pour qui la loi était chemin de salut, fait maintenant d'elle un chemin de mort ? Il nous l'a précisé en Galates : la loi juive et la loi païenne se sont unies pour crucifier le Christ. Au pied de la croix, la loi a été démasquée dans sa véritable réalité : toujours elle fait alliance avec le péché et donc toujours elle produit de la mort.

2. *Le péché* : Le mot a-t-il le même sens quand il est utilisé au singulier ou au pluriel ? Essayons de lire la structure de Romains 1/18-32 :

— Une première partie (1/18-23) pose la situation des païens devant Dieu : le mot qui décrit la situation est celui d'*asebeia*, d'IMPIÉTÉ. Le péché est ici fondamentalement celui de l'idolâtrie<sup>27</sup>.

— La seconde partie (1/24-32) est inaugurée par un « c'est pourquoi », comme une conséquence du péché devant Dieu. Ici, *c'est tout un chapelet de défauts, de vices, de délits voire de crimes qui sont énumérés* et que Paul appelle *adikai*, INJUSTICES. Mais, notez-le, ces attitudes « injustes » ne sont pas sources mais conséquences.

Je propose, pour faciliter nos échanges, que l'on appelle *péché* le ratage fondateur de la relation à Dieu (idolâtrie ou salut par les œuvres de la loi) et que l'on appelle *fautes* les conséquences éthiques de ce ratage. On constate alors qu'en théologie, on part du péché et on va vers les conséquences éthiques désastreuses ; mais que dans l'écoute pastorale, on part des fautes entendues comme symptômes d'une relation mauvaise à Dieu, c'est-à-dire du péché<sup>28</sup>.

3. *La foi* : nous sommes la plupart du temps dans le contresens en faisant de la foi la réponse positive de l'homme à la grâce de Dieu. Paul puis Luther ont arraché le concept de foi au champ sémantique aristotélicien de « croyance », d'« opinion ». Pour Paul, ce qui

<sup>25</sup> C'est bien sûr dit de manière courte car là n'est pas notre sujet principal. En réalité, on ne retrouve pas l'histoire enfouie de manière objective, mais réinterprétée à partir des questions d'aujourd'hui.

Par ailleurs, le processus décrit ne concerne que les cures des névroses classiques mais certainement pas les autres structures d'enlèvement du désir tels les états-limites et les psychoses.

<sup>26</sup> On peut quelquefois traduire *nomos* par « dynamique inéluctable » : loi de la foi, loi du péché, loi des œuvres, loi de l'Esprit, etc.

<sup>27</sup> Dans le chapitre 2, Paul lira le péché des juifs dans le salut par les œuvres de la loi.

<sup>28</sup> Notez alors que le contraire de la faute c'est la vertu mais que le contraire du péché c'est la foi.

sauve, c'est « la foi de Jésus-Christ », notez le génitif (*fides Christi* chez Luther)<sup>29</sup>. La réponse de l'homme (*fides hominis*) est créée par la *fides Christi* dans son acte même, sans décalage temporel mesurable, comme dans le coup de foudre amoureux.

Dès lors le concept de foi désigne d'abord le mouvement par lequel le Christ vient à la rencontre de l'homme et, ensuite, le mouvement par lequel l'homme vient à la rencontre du Christ. Dans ce moment, « ce n'est plus moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi »<sup>30</sup>.

#### 4. *Errance, péché, justification* :

+ Rm 7/1-6 : énoncé de la thèse du chapitre : l'alliance du péché et de la loi produisait la mort (cf. 7/5). Par l'Évangile, nous sommes libérés de cette dynamique mortifère.

+ Rm 7/7-11 : Avant la loi, le péché n'était pas péché ; j'avais l'impression de vivre. Ce n'est pas qu'avant l'arrivée de la loi, ma vie n'était pas péché ; mais je ne le connaissais pas, je vivais une situation d'*errance*. Moment d'angoisse bien décrit par Kierkegaard : j'étais alors un « on » à qui il pouvait arriver des malheurs par la faute d'un autre « on », mais aucun sujet n'émergeait. La loi arrive et interprète cette errance comme situation de péché devant Dieu. Je me perçois alors comme un « je » mais un « je pécheur ».

Mais si la loi interprète ma situation devant Dieu, elle ne sauve pas car elle me laisse dans l'impuissance. Mieux, elle fait alliance avec le péché et l'aggrave en me faisant croire qu'on peut se sauver par elle. (Lire absolument Rm 3/19-20).

+ Cette interprétation de soi que donne la loi (« un je pécheur devant Dieu ») ne peut que me précipiter dans une dramatique obsessionnelle insoluble (Rm 7/13-25). C'est alors que l'*Évangile* me déclare juste devant Dieu par la seule foi et m'ouvre un chemin de liberté pour réorienter mon existence.

Cette structure va servir de base pour une écoute pastorale des difficultés conjugales.

*Rm 8/12 loi = dynamique de l'esprit.*

### III. Interpréter en théologie pastorale

S'il est vrai que l'interprétation vient en lieu et place du sacrifice, qu'est-ce qu'interpréter dans la cure d'âme pastorale<sup>31</sup> ?

#### 1. Introduction : le contexte social

a) Il faut bien mesurer que les pathologies conjugales, lesquelles entraînent bien sûr des pathologies familiales, ont été et sont de tout temps. *Nul ne devient conjoint sans emporter avec lui une préhistoire complexe qu'il ignore généralement*, sur ce point, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. De nos jours, la nouveauté réside, non, dans les pathologies mais dans le fait que les régulations sociales qui s'étaient mises en place dans l'histoire se sont effondrées (éthique, indissolubilité du lien conjugal, médiations familiales, etc). Dans notre culture, l'impératif catégorique socialement dominant qui nous rejoint peut se résumer dans un « *Jouis tout de suite et totalement, sans égard pour qui ou quoi que ce soit* ».

Il ne s'agit donc en aucun cas ici de dénoncer des désordres qui seraient nouveaux : *les pathologies conjugales que l'on repère aujourd'hui existaient en fait de tout temps*, nous avons pu en repérer quelques-unes dans l'histoire des patriarches. Simplement, de nos jours, en raison des déplacements culturels, elles éclatent au grand jour et passent à l'acte très vite, sans que les conjoints ne se donnent le temps de la maturation et donc de la guérison. Les enfants, qui occupent généralement des places royales inconnues jusque-là dans l'histoire, deviennent, brusquement, quand la jouissance parentale est en jeu, des quantités négligeables dont la souffrance est même niée par les zéloteurs télévisés de la jouissance tout azimut.

Le pire est que les ruptures, souvent pour des motifs futiles et des coups de cœur sans lendemain, n'aident que très rarement les ex-conjoints à grandir séparément : *en effet ces ruptures mobilisent le plus souvent la recherche d'une toute-puissance sur les enfants et les biens, toute-puissance dont nous avons vu*

<sup>29</sup> Cf. Ga. 2/16 et tous les parallèles dans cette épître, en Philippiens, etc.

<sup>30</sup> Pour une analyse plus précise, on peut lire Jean ANSALDI. *L'articulation de la foi, de la théologie et des Écritures*, Paris, Cerf (*Cogitatio fidei* 163), 1991, chapitre I.

<sup>31</sup> Cure d'âme, « soin de la vie », « psychothérapie ». Malgré son aspect vieillot, l'expression « cure d'âme » est d'avant-garde !

*qu'elle était à l'origine de toutes les pathologies.*

b) Comment cerner l'approche pastorale des difficultés conjugales et familiales ? Étant donnée la composition religieuse des couples, il est rare que les deux partenaires, d'un commun accord, fassent une démarche explicite auprès du pasteur<sup>32</sup>. Il est par contre assez fréquent que l'un d'entre eux lance des appels, en clair ou en clair-obscur, appel qu'il faut savoir entendre et à qui il est urgent de répondre. Il va de soi que ce type isolé de démarche ne facilite pas le travail car c'est un seul son de cloche qui parvient au pasteur. Déjà lors une règle éthique s'impose de manière catégorique à celui-ci : *ce qu'il entend d'un seul partenaire du couple ne peut être pris pour savoir sur la réalité de ce couple mais doit uniquement être pris comme symptôme de l'un de ses membres*. Du respect de cette règle primordiale dépend la fécondité de la suite. En particulier, tout apitoiement, toute complicité avec celui qui vient parler ne peut déboucher que sur un radical ratage.

Il n'est par contre pas exclu, loin de là, que l'écoute bien menée d'un seul conjoint conduise à des résultats très positifs et, assez souvent, sur la rencontre du couple entier.

**2. La production de paroles :** mettons-nous dans cette dernière hypothèse. On constate que deux moments structurent ce type d'accompagnement qui devient alors psycho-pastoral, moments qui se situent après un long temps d'écoute non directive en apparence mais où les relances et reformulations conduisent de fait à produire du langage, à infléchir le flot de paroles vers plus de profondeur, à faire glisser les propos accusateurs contre le tiers absent vers une meilleure expression du conjoint demandeur sur lui-même :

— Aider à formaliser les règles explicites ou implicites du fonctionnement quotidien de la famille : selon G. Schmidt, cela implique de mettre à jour, pas à pas, le rôle réel de chacun, les alliances de fait entre parents et certains membres de la fratrie, les objectifs « officiels » du couple, etc.

— Permettre ensuite qu'arrive au langage des morceaux épars de l'histoire mythique du conjoint qui est là, et non de l'absent : Qui est le père ? La mère ? Les ancêtres ? Quels étaient leurs places dans la société, leurs projets de vie, etc ? Cette histoire est dite mythique car elle largement altérée par la mémoire, des bribes entières en sont refoulées, des inventions enjolivées ont pris la place de ce qui a été tu, etc.

Cela n'arrive pas immédiatement : les débuts d'un couple sont pris dans l'illusion que l'amour change tout ; par ailleurs les urgences se bousculent : profession, maison, enfants, etc. C'est quand tout semble devenu plus calme que l'histoire mythique refait surface en chacun, à l'occasion d'une maladie, d'un deuil, d'une rencontre familiale, du volume que prend progressivement la famille de l'un des conjoints, etc.

Autrement dit, l'essentiel du travail réside dans l'écoute, dans la reformulation orientée qui n'a qu'un seul but : faire produire du langage, seul lieu possible d'une prise de conscience, seul moyen possible pour que se dise, dans un mi-dire, la vérité du désir de la généalogie qui vient troubler l'équilibre.

**3. Le travail d'interprétation :** *Ce n'est qu'après la production abondante de langage que le pasteur peut risquer une interprétation théologique de la situation, interprétation dont nous avons vu qu'elle vient en lieu et place d'un sacrifice de l'autre-conjoint ou de l'autre-enfant qui était de fait programmé.*

Il est toutefois capital d'être attentif sur le point suivant : la parole interprétative pointe certes la loi qui produit de la mort (destin répétitif arrière) ; mais, contrairement au psy « laïque », elle ne peut en rester là car elle doit aussi pointer l'Évangile, la possible sortie d'Égypte qui efface le statut d'esclave, la possible re-naiissance qui s'accompagne d'un nouveau nom, c'est-à-dire d'une vocation nouvelle. Il importe toutefois que, la loi ayant été dite dans le concret de son fonctionnement, dans un inconscient familial précis, l'Évangile soit tout autant personnalisé en fonction du concret de la capture dont il doit être libéré. *etc*

Dans la réalité, ce pointage de la loi qui a pour fonction d'aider l'accompagné à passer du « on » à un « je coupable » peut se faire directement ou par la médiation d'un texte biblique. Cette loi ne peut que conduire à l'aveu de la faute d'abord, du péché qui, en sous-main, produit le comportement fautif ensuite. On mesure qu'il ne s'agit en aucun cas de déculpabiliser mais d'inviter à vivre la culpabilité devant Dieu.

<sup>32</sup> Si tel est le cas, cf. addendum

L'annonce de l'Évangile peut aussi se faire directement ou par la médiation d'un travail sur un texte du Nouveau Testament. Cette annonce est globale, c'est à tout l'homme que s'adresse le salut et non au seul conjoint en difficulté. Le pari est ici que le langage du salut produise des effets et que, par contre coup, il déplace aussi le fidèle au niveau de son comportement.

Mais il va de soi que l'annonce de l'Évangile (du Christ qui vient dire le salut au cœur) implique le double mouvement du langage oral et du langage sacramentel, de l'intellection et du corps.

C'est à partir de ce principe lié au couple loi-Évangile que nous avons à évaluer nos pratiques et, au besoin, à les inventer.

#### Annexe : cas où deux conjoints viennent ensemble

Mettons-nous dans l'hypothèse où les deux conjoints, en crise prévisible ou déjà réelle, cherchent ensemble la rencontre avec le pasteur. Nous avons dit la rareté de cette situation.

Il s'agit avant tout, pour ce pasteur, de favoriser la production de langage, en évitant soigneusement tout mot ou toute phrase qui pourrait être compris comme complicité avec l'un des conjoints, apitoiement envers l'un d'eux, culpabilisation du genre « Vous allez détruire vos enfants » ou « Vous allez faire de la peine à vos parents », etc. Il va de soi que toute « compréhension » culturellement située du dérapage éventuel doit aussi être exclue.

On peut décomposer une telle écoute par les étapes suivantes<sup>33</sup> :

- Aider chacun à se dire devant l'autre, sans agressivité mais sans timidité.
- Aider chacun à écouter l'autre se dire, sans complaisance et sans agressivité.
- Relever les clichés, les soi-disant évidences qui ne sont que des consensus sociaux mous.

Ouvrir donc sur des paroles plus vraies et plus personnelles.

— Renvoyer chacun à sa propre préhistoire généalogique sans faire de diagnostic devant l'autre. Il s'agit de pointer les obscurités des dires, en invitant chacun à un travail sur soi fait avec un tiers, sans la présence de l'autre conjoint. Chacun dira ensuite à son conjoint ce qu'il voudra, mais on ne peut pas lui imposer une analyse publique.

— Dire l'Évangile s'il le faut en évitant de faire de Marc 9, par exemple, une loi alors que ces paroles veulent être des promesses disant ce que Dieu veut réaliser dans un couple qui se tient à son écoute, réalisation qui restera partielle dans l'histoire et donc avant le Règne de Dieu.

<sup>33</sup> Cf. Divers auteurs, « L'accompagnement des couples », in *Tychique* (Communauté du Chemin Neuf), 1984, n° 49, p 40 ss.